Patrick Née

Lorand Gaspar : une poétique du vivant

Lorand Gaspar: Poetics of the Living
Abstract: Lorand Gaspar's poetics are as ecological as they come, as I set out to demonstrate in my essay on his work as a whole. The posthumous publication of *Feuilles d'hôpital* enables us to measure its impact and scope, in the last thirty years of a thought that never ceases to go beyond the medical domain. Five movements mark out the progression of this article. It all begins with the affirmation of *the One*, as a metaphysical principle which can dismiss the various dualistic cleavages for the benefit of a whole determined as the *weaving* together of body and mind, of man and the universe. Secondly, seen diachronically, this *One* is seen as *genesis* (but anti-creationist), and its regulation is *homeostasis*. Hence, thirdly, the perception of the world as a *Marvel*. But in the age of the Anthropocene, a major destabilization has already caused a number of red lines to be crossed, leaving our planet's fragile balance open to the ravages of capitalist greed. Fortunately, fifthly, it is in the proximity of disaster that the life instinct emerges with force.
Keywords: Hermeneutics; Auditioning; Modernity; Modernism; Poetics; Resonance; Sound; Aesthetics; Anthropocene.

Patrick Née
Université de Poitiers, France
nee.patrick@orange.fr

DOI: 10.24193/cechinox.2025.48.01

À Danièle Leclair,
qui nous a donné à lire
Feuilles d'hôpital

Le hasard a voulu que ce soit le titre de mon essai de 2020 – *Une poétique du vivant* – qui paraisse au premier programme du colloque, au lieu de celui très spécialisé (sur les rapports entre Occident et Extrême-Orient) que j'avais proposé : j'ai pensé qu'il s'agissait-là d'un signe dont il me fallait saisir le sens, et puisque viennent enfin de paraître les *Feuilles d'hôpital* tant attendues dans l'édition établie par Danièle Leclair, il m'a paru évident de fonder à nouveau cette notion capitale du « vivant » chez Lorand Gaspar sur les multiples approches qui en sont données dans ces pages d'essai, pour la première fois rendues entièrement accessibles. Notion du « vivant » qui constitue comme le nœud qui réunit tous les fils de cette œuvre complexe, ce qui la rend particulièrement pertinente pour alimenter un discours d'ouverture, et dont j'aimerais ici orienter résolument la flèche du côté le plus brûlant de notre état de culture et de société : à savoir la prise de conscience de l'urgence écologique qui nous permettrait d'éviter, si faire se peut encore, jusqu'à l'extinction de notre vie sur terre.

Mon propos s'articulera en cinq mouvements, distingués par souci de clarté argumentative, mais en réalité profondément interdépendants.

•

Tout commence par l'affirmation permanente de l'Un (« *le souffle de l'Un*[1] »), reliant en un *monisme* généralisé toutes sortes de couples d'opposés, ce qui en interdit l'éventuelle articulation dualiste. Ainsi en va-t-il tout d'abord du corps-matière et de l'esprit, réunis en un seul *corps-esprit*, comme l'impliquent les « fameuses maladies psychosomatiques » qui

> devraient pouvoir être abordées aussi bien par la psyché que par le corps, ces deux n'étant sans doute que les manifestations différentes, mais indissociables, de la *même vie*[2].

On peut lister un grand nombre de ces couples – ainsi, l'union de la *res extensa* et de la *res cogitans* tels que les opposait l'ontologie dualiste cartésienne ; ou bien, dans la pensée chinoise si importante pour le poète depuis les années soixante, l'alliance du *Yin* (intuitif, féminin) et du *Yang* (actif, masculin)[3], tout comme le principe de sa grande tradition esthétique, celle de « l'unique trait de pinceau » reliant « l'esprit de l'homme et l'Univers[4] » ; ou encore, la neutralisation de toute opposition entre l'Ici et l'Ailleurs, si rare dans la tradition occidentale, partagée qu'elle a toujours été entre une expansion conquérante et, depuis le romantisme, son retournement mélancolique[5]. Mais c'est d'abord la participation de chacun d'entre nous au tout de la vie universelle qui s'annonce principiellement en jeu :

> *L'arbre de vie* et nous, *sa dernière branche sur terre*, semblons donc être issus de l'immense Nature non humaine. Nous sommes des « parties » de ce vaste « corps », sans lequel apparemment nous n'existerions pas[6].

D'où cette description en *vue cavalière* des interdépendances de notre monde, que régule la défense et illustration d'un principe vital :

> […] arrêtons-nous à notre planète minuscule, élément d'un petit système solaire semé dans le champ immense d'une des galaxies innombrables. Et là, regardons de plus près ce que nous connaissons un peu : un « édifice » ou plutôt une « nappe » complexe de corps vivants constituée d'un très grand nombre d'espèces végétales et animales, intimement liée aux conditions physico-chimiques de la planète. Et chaque parcelle de vie, individuelle ou communautaire, « veut » vivre selon les lois de son espèce et aussi selon celles de sa nature propre, mais *aucun vivant – individu ou espèce – n'est indépendant des autres. Immense communauté d'échanges de toute sorte, où la vie produit de la vie en dévorant la vie* […][7].

La conviction en est fondée sur les acquis d'une science contemporaine (en particulier « le développement de la biologie depuis Claude Bernard[8] ») à partir desquels, note Lorand Gaspar,

> quelles que puissent être nos convictions métaphysiques, il me semble difficile aujourd'hui […] de concevoir l'homme comme une entité séparée,

> indépendante de ce qui l'entoure, de ce qu'il touche, sent, voit, respire, entend. Et pouvons-nous ignorer le rôle de l'environnement humain et non humain dans le développement de notre cerveau et l'accès à la vie des sensations, des images et de la pensée[9] ?

En fait, un terme ne cessera de revenir au fil des pages – et bien au-delà de *Feuilles d'hôpital* : celui du *tissage*[10], ou de ses composés par soulignement ou emphase, *entretissage* et *intertissage*. Voici pour le premier :

> Des femmes, des hommes, des enfants, dotés d'un corps « organisé » fondamentalement de la même matière, prodigieuse à mes yeux, et pris dans un ***entre****tissage* dont nous ne voyons pas les limites, doué d'une grande variété d'affections indispensables pour accéder à la pensée, appartenant à la même réalité « incréée ». Nous sommes des variations indéfinies sur un thème d'*architecture dynamique commun*[11].

Et voici pour le second :

> Aussi loin que je puisse remonter dans ma mémoire, je rencontre en moi cette conviction profonde d'appartenir à un « tout », de faire partie d'un ***inter****tissage* infiniment complexe […][12].

On aura aussi noté l'utilisation de la notion d'« architecture » pour rendre compte de l'organisation de tous les éléments imbriqués dans la composition de la vie même : comme s'il s'agissait des *briques du vivant* maçonnées en vue de l'élévation du grand Œuvre de l'univers. D'où cet « émerveillement non moins constant – selon le poète – face à ce [qu'il] peu[t] comprendre des '*architectures' de la vie* », dans la mesure où « l'univers de la matière, animé par le même mouvement, déplié au sein de la même réalité, n'est pas moins *vivant* que celui de la pensée, que l'organisme d'une paramécie ou d'un corps humain[13]. »

•

Qu'il s'agisse donc de la métaphore textile ou architecturale, c'est de l'organisation interne d'un tout organique où chaque partie trouve sa place et son sens qu'il est question ; et si cette organisation est ici appréhendée en synchronie, elle ne peut pas moins l'être en diachronie, replongée qu'elle sera alors dans le temps de son origine, d'où l'on pourra inférer ses évolutions futures. On sait l'importance accordée par le poète à la notion de *genèse,* avec les deux grands ensembles parus dans *Sol absolu* dès 1972[14] – notion dont Michel Collot a pu noter l'abondante résurgence, de 1965 à 2001, en ébauches et notes de toutes sortes déposées dans les manuscrits légués à l'Imec[15] –, « genèse » qui double littéralement le premier livre biblique en en contestant toute logique créationniste et toute implication surnaturelle :

> J'ai rêvé d'une genèse
> l'univers naissait sans s'interrompre
> mais pas d'un ordre venu du dehors[16]

Feuilles d'hôpital ne manque pas à l'appel, avec cette longue note sur la formation de l'univers :

> Que la vie apparue il y a cinq ou six cent millions d'années dans ce coin infime du cosmos et ailleurs peut-être,

> est construite avec des éléments présents dans la matière de l'Univers, mais composés et ordonnés selon une dynamique et des lois qui lui sont propres. Nous ignorons comment elle est apparue exactement, mais nous savons que *pour apparaître et pour survivre certaines conditions doivent être remplies*[17].

Où l'on constate qu'une considération d'*homéostasie* – pour reprendre une notion découverte par le révéré Claude Bernard – guide ici la réflexion : la survivance de « la vie » ainsi apparue, dorénavant potentiellement menacée, exige le maintien de « certaines conditions », dont la suite de la note n'envisage nullement la reconduction mécanique. Pour ce faire, encore faudrait-il

> améliorer notre nature actuelle de *sapiens* en développant nos aptitudes à comprendre et à raisonner, s'il est vrai qu'une connaissance plus claire du « monde », de notre nature et de nos intérêts véritables devrait nous permettre de mieux maîtriser les manifestations volcaniques – destructrices – de nos affects […]. Après tout nous avons fait un peu du chemin depuis le paléolithique, *mais au moins autant dans le développement de nos capacités de détruire que dans celles de comprendre et de construire*[18].

Et cette remontée génétique va jusqu'à inclure la *scène primitive* du sujet – c'est-à-dire le fantasme originaire de la fécondation dont le sujet se trouve sexuellement issu – comme premier moment rêvé de la longue chaîne du vivant, en une étonnante manifestation du *Tout-Un* :

> Impossible de nous désolidariser de ce vaste environnement que Claude Bernard appelait poétiquement « milieu cosmique ». Nous y sommes liés concrètement depuis l'instant que [*sic*] les deux gamètes, mâle et femelle, de nos parents procréateurs ont fusionné. En partant des deux cellules germinales qui en s'unissant nous « fondent », nous pourrions remonter théoriquement les enchaînements indéfinis jusqu'à l'apparition de la vie sur terre. Et de là vers quoi ? Nous nous heurtons au refus de notre esprit rationnel de concevoir un commencement absolu. Se pose alors le problème du rapport de la durée et de l'éternité, auquel personne n'a proposé de solution universellement acceptable[19].

•

Or, ce vivant où nous sommes immergés, le regard du poète sait en reconnaître la beauté. *Feuilles d'hôpital* fait régulièrement du vol des oiseaux son *Manifeste de la merveille* : « faisceaux des trajectoires » des hirondelles entendus comme une « musique volante[20] », « précipitation immobile des bécasseaux Sanderling » en forme d'oxymore[21], « flèches blanches » des sternes pierregarin vus en plongée[22], « cormoran perché séchant ses ailes » à l'issue de sa pêche[23], « appel puissant » du battement d'ailes d'un aigle royal même captif[24], ou « l'éclaboussure de deux notes de chardonnerets[25] » transcrites sur la grande *portée* du visible. Une chorégraphie de martinets nous en présente le prototype, qui en rappelle irrésistiblement une autre, notée en heptasyllabes dans l'un des « Poèmes d'été à Sidi-Bou-Saïd », où « tout n'est que bonds et plongeons / glissements et rebonds de / corps lancés à toute allure », à la manière du

« pinceau de Wang Mo / le fou de l'encre qui vole », vraie « irruption des martinets / comme les fils d'un *tissage*/ […] / absorbés totalement / par l'*exercice de vivre*[26] – » :

> Ballet léger de trajectoires qui se croisent, s'imbriquent, avec une souplesse, une spontanéité que l'on sent parfaitement identiques à la puissance et à la nécessité de leur nature intimement *tissée* […] à tous les autres mouvements-forces de l'air […] où s'inscrit *l'exercice de leur vie*[27].

À moins qu'il ne s'agisse de l'éclosion des fleurs, suscitant une intense décharge émotionnelle :

> Véritablement saisi par l'urgence d'un genêt épineux en fleur, bourdonnant d'abeilles contre le bleu vide du ciel[28].

> [J]e reçois comme un coup de poing la splendeur des jacarandas en fleur dans une allée de l'hôpital. Petits nuages de duvets bleu-mauve, ébouriffés[29].

Ou, plus généralement, de l'harmonie de notre terre, visuellement constituée en *paysage*, avec construction par la couleur comme une lumière[30], point de fuite et structure d'horizon :

> La merveille ce matin de cette bande verte, d'un vert si impérieusement lumineux, clairvoyant, à l'extrême horizon de mer[31].

Et c'est par l'intermédiaire d'un chef indien de l'état de Washington, dont est rapportée la réponse à la demande d'achat des terres de sa réserve par le gouvernement fédéral américain, qu'est exprimé l'attachement sacré à la mère-Nature qui ne cesse de nous enfanter comme vivants parmi les vivants :

> Si la fraîcheur de l'air et le scintillement de l'eau ne nous appartiennent pas, comment pouvez-vous nous les acheter ?
> Chaque parcelle de cette terre est sacrée pour mon peuple. Chaque aiguille de pin luisante, chaque rive sableuse, chaque brume dans les bois sombres, chaque clairière et chaque insecte bourdonnant est sanctifié dans la mémoire et l'expérience de mon peuple[32].

•

Malheureusement, *Feuilles d'hôpital* reconnaît que cette sorte d'hommage – celui de « l'homme rouge » ou du poète – ne saurait empêcher qu'une telle harmonie ne puisse être gravement déstabilisée par les usages de notre temps, qui est celui de l'*anthropocène*, c'est-à-dire de notre époque géologique où l'impact des activités humaines ne cesse de modifier les écosystèmes de la planète, c'est-à-dire l'ensemble de sa biosphère (airs, terres, mers et eaux). « Et nous commençons à peine à nous rendre compte des répercussions variées sur notre organisme de nos *interventions – par intérêt, par ignorance ou par négligence – dans les régulations des systèmes d'équilibre de la nature*[33] », souligne avec inquiétude, ici, le médecin, concentrant son attention sur le seul domaine de notre santé. Le voici qui généralise très vite sur « nos détraquements » en général,

> résultant de *nos propres interventions*, aussi bien dans notre propre corps conscient *que dans notre environnement*.

> […] Ignorants que nous sommes d'un grand nombre d'articulations subtiles entre les choses, nous déclenchons – à court ou à moyen terme – des *enchaînements insoupçonnés* sur le moment, des *changements de rapports* dont nous ne connaîtrons les conséquences que bien plus tard[34].

C'est en fait le fragile équilibre établi entre les *entretissages* du monde naturel et nos propres insertions dans le tramé de cette toile qui risque aujourd'hui de se voir ruiné – du fait des technologies dont nous disposons depuis près de deux siècles, et dont nous n'avons cessé de démultiplier la puissance. Le poète le rappelle :

> Il y a une logique implacable dans la confiance excessive qu'a mise notre société dans les progrès techniques. […] C'est notre *société « techno-confiante »*, *informaticienne*, qui rêve d'une médecine distributive d'anti-tout, fonctionnant comme un ordinateur […]. Et qu'on ne nous demande surtout pas de renoncer à quoi que ce soit, de vivre, disons, d'une manière un peu plus consciente, en essayant de voir un peu plus clair dans nos désirs[35].

Alors même que l'accroissement des connaissances d'ordre strictement scientifique, sur quoi pourtant se fonde une telle dérive techno-idolâtre, reste, en réalité, extrêmement limité[36]. Aussi faudrait-il, tout au contraire, agir avec la plus grande prudence vis-à-vis de ces « connaissances scientifiques restreintes », en particulier dès lors qu'elles « vis[ent] à bousculer l'ordonnance de la nature et qui implique l'avenir des peuples, voire de l'humanité[37] ». Lorand Gaspar nous le rappelle avec force : « ce que nous […] savons [de notre univers] est infime par rapport à ce que nous ignorons[38] », alors même que

> nous so[mmes] en possession des *moyens de détruire toute vie sur notre terre-mère* et pour voyager en dehors de son centre de gravité. Serions-nous moins sauvages si nous pouvions percevoir clairement cette « solidarité » terrestre et cosmique[39]?

Aussi ne cesse-t-il de plaider pour un changement de régime écologique, tournant le dos à ce type d'« *intervention pas toujours mesurée ni prudente de l'homme dans les 'équilibres' dynamiques de la nature sur terre*[40] », avec pour boussole de « [se] rappeler que nous ne sommes pas le centre de la nature mais une de ses parties parmi une infinité d'autres[41] ». Sa dénonciation pointe les « *limites de tolérance quant [à ces] bouleversements d'équilibres*[42] » :

> *Des lignes rouges commencent à se dessiner assez concrètement dans tous les domaines de notre « gérance »*, depuis que nos moyens d'intervention directe dans cet « intertissage » autorégulé dépassent de beaucoup les connaissances que nous pouvons avoir des conséquences à moyen et à long terme de nos *activités intrusives*, ne tenant compte que de notre avidité, des intérêts immédiats d'une minorité. Tout cela ressemble d'une manière troublante à une bousculade aveugle écrasant les faibles et *brûlant l'herbe sous les pieds de tout le monde*[43].

C'est conclure sur une image qui n'est pas sans rappeler le souvenir d'un

des pires tyrans de l'histoire, Attila, prédisant que là où il serait passé, l'herbe elle-même ne repousserait plus[44]. Mais bien d'autres catastrophes pourraient survenir dans l'état où se trouve le monde – d'autant plus aujourd'hui où règnent de concert un Trump, un Poutine, un Xi Jinping, et quelques mollahs iraniens ou un Erdogan face à un Netanyahu[45] :

> On frémit d'épouvante quand on pense à tous les dérapages auxquels pourraient conduire les *techniques de manipulation atomiques et génétiques* livrées à des fanatiques, à un pouvoir irresponsable, à la convoitise[46].

Et par « convoitise », c'est tout l'ADN du capitalisme financier qu'il faut envisager, aussi mortel ennemi de la régulation écologique que tous les autocrates de la planète, et à l'encontre duquel s'exerce une non moins virulente critique :

> [c]e ne sont pas les lois de la *compétition économique sans merci* qui vont nous permettre de freiner notre avidité et de discipliner notre incurie[47].

Et, au cas où la médecine du futur adopterait les seuls critères organisationnels du capitalisme, en voici dressé le dissuasif tableau :

> Il me semble que dans les ateliers de réparation de haute performance de demain on fera tout, dans la mesure des connaissances du moment, pour *nous remettre en circulation, nous redonner une certaine rentabilité socio-économique*. Quant à nos blessures fondamentales, distorsions, usures de toutes sortes, bien avant ce qu'on appelle « l'âge », l'augmentation de la détresse face à la dureté croissante de la vie quotidienne, au milieu d'une avalanche de conditionnements existentiels dont on veut nous persuader qu'ils servent les véritables besoins de l'homme…, qui essaiera d'*entendre notre mal d'exister* ? Qui nous écoutera sur le fond de nos maladies, nos désirs profonds ? Qu'est devenu l'héritage de l'esprit du Christ, de Socrate et de quelques autres, qui nous ont montré des chemins pour guérir de la peur et de la haine[48] ?

•

Cependant, *Feuilles d'hôpital* ne cesse de le souligner : dans le contexte hospitalier de la maladie, de la douleur, voire de la mort prochaine, la *pulsion de vie* s'en trouve comme paradoxalement stimulée, inscrivant alors les malheureux patients (de *patior*, subir, souffrir), en lettres de feu, au grand registre des *encore vivants*. On ne saurait donc parler de *poétique du vivant* sans envisager le rôle primordial qu'y joue cette force pulsionnelle, qui *soulève l'être en le faisant persévérer dans son être*, sur le modèle du *conatus* spinoziste[49] :

> De quoi est fait ce que nous appelons le « *désir de vivre* » ? Il semble que ce soit le fondement même de notre existence, de notre nature, c'est l'essence même de l'homme, dit Spinoza, c'est-à-dire l'effort que chacun de nous exerce à chaque instant pour *conserver et déployer son être*. Il va plus loin en affirmant que *l'effort pour se conserver est le « premier et unique fondement de la vertu »*[50].

Et bien plus tôt dans l'essai :

> [N]ous constatons que *toutes les formes du vivant possèdent une dynamique propre* […] leur permettant de se développer et de s'étendre, […] jusqu'au moment où elles serviront de source d'énergie à d'autres formes de vie[51].

La chose est particulièrement sensible chez les plus jeunes, comme en témoigne le poète-médecin, attentif à les écouter :

> J'ai entendu récemment un enfant atteint de mucoviscidose dire, avec cette maturité consternante que procure la maladie grave aux enfants, qu'il savait que ses jours étaient comptés, pourtant même dans ces conditions il considérait que c'était mieux d'avoir pu vivre […] que de n'avoir rien connu de la vie. […] [L]'intensité de l'émotion de cet enfant disant cela m'est inoubliable. Cerné par la souffrance et la mort, il ne semblait avoir de regard *que pour la vie*[52].

Et chez cette adolescente de treize ans, au corps encore « hésitant entre l'enfant et la femme[53] », alors même que se profile l'issue fatale :

> Mon Dieu, comme tout en toi *veut vivre*, est tranquillement assuré d'*être fait pour vivre* ! Comme *nous voudrions que tu vives* ! Pourtant, jour après jour, heure par heure, nous perdons du terrain[54].

Et du même coup, c'est au soignant d'incarner cette *lutte pour la vie* de ses malades (lutte prise en son sens darwinien et non pas spencérien[55]), en un mouvement de *compassion* parfaitement actif et non pas passivement doloriste :

> Ce n'est pas au désespoir du malade qu'il faut s'identifier, mais *à la vie* qu'il y a en lui, à son désir profond […] de guérir, de vivre[56].

Cela, compte tenu d'une identification qui relève de ce que Freud a déterminé comme *narcissisme primaire* – tout à fait étranger à ce qu'on entend vulgairement par « narcissisme » (répertorié pour sa part comme *narcissisme secondaire*, ou manifestation mortifère d'un moi se prenant pour objet d'amour, à l'exemple du mythe antique) : c'est-à-dire la constitution d'une confiance en sa propre force, d'une suffisante réserve d'amour de soi qui permette le don à autrui sans se sentir pour autant dépossédé. *Feuilles d'hôpital* y revient à trois reprises :

> En tâchant d'apporter de l'aide à une vie malade, c'est aussi *à moi-même* que je porte secours. Cet autre, en situation de détresse, est un *miroir pour moi*[57].

> La répulsion devant la blessure […] semble commander le désir de réparer. Et il n'y a pas de doute : il s'agit, en premier lieu, de *notre propre chair*[58].

> L'acte que nous percevons bénéfique pour l'autre nous est bénéfique aussi. *C'est à moi-même que je porte secours*. […] [N]ous pouvons, dans cette attention à l'autre, dans les mouvements qui […] s'articulent aux siens, percevoir la pulsation concrète *de*

> *notre vie propre*, aussi bien que cette *circulation commune du vivant* qui n'a pas commencé avec nous[59].

Du coup, « [q]u'y a-t-il de plus gratifiant que d'aider une parcelle de vie à reprendre son déploiement[60] ? », demande le chirurgien-poète, adepte du soulagement systématique de la douleur (où il voit « quelque chose de diabolique », au sens de la *diabolè* ou disjonction, inverse de la *sumbolè* réunificatrice) ; car c'est elle, la douleur, qui « détruit ce qui en nous est proprement humain, la capacité […] de prendre patience en *faisant confiance à notre vie*, à la vérité intrinsèque de notre vie, de toute vie[61] ». Belle justification du choix d'avoir embrassé la carrière médicale, que vient conforter une raison plus générale que le fait de soulager la douleur d'autrui pour favoriser en lui la lutte pour la vie. Car devenir médecin a toujours permis « l'accès à un savoir pas comme les autres, dans la mesure où son efficacité et ses défaillances concernent directement ce qui nous est le plus précieux : *notre vie*[62] » ; de sorte que, « bien plus important, sans doute, que la notoriété ou les avantages matériels » ainsi « procur[és] », c'est le fait de « [p]ouvoir accéder à cette sorte de 'saint des saints' de la *connaissance même partielle du vivant* […] [qui] a été pendant très longtemps l'attrait principal de cet 'art'[63] ».

Soulignons pour finir le choix retenu pour le dernier fragment de l'essai : toute une expérience de praticien gardant le souvenir des vies croisées et secourues, et pour certaines d'entre elles, sauvées :

> Je veux, face à la dissolution inéluctable de toute mémoire au fil de la durée, garder pour un temps l'empreinte active […] de *l'intensité de ces vies*, de ces visages que j'ai accompagnés dans leurs souffrances – qui sont pour moi […] des manifestations de la *présence en nous du vivant* […][64].

•

Une page de *Feuilles d'hôpital* me servira de conclusion : elle concentre en elle à la fois l'affirmation de l'unité du vivant, et le souci de l'exprimer qu'aurait la poésie[65] – en particulier en tant que *poésie vécue*, c'est-à-dire incarnée dans l'existence comme ce fut le cas pour Lorand Gaspar, chirurgien *et* poète – poésie dont ce serait la tâche de faire entendre l'inouï, de figurer l'infigurable de l'Un :

> Partout c'est la même Nature, la même chose sans nom qui vibre, circule, pense et se déploie, « invente », « produit » – elle sans visage – une infinité de « visages ». Nous pouvons contester, ignorer, exploiter, piller, aménager à notre guise […] sa puissance génétique et ses « lois », ce que nous comprenons être les lois de l'activité sans limites d'une *genèse* sans point de départ et sans clôture. *Est-ce là seulement une manière poétique de concevoir ce qui existe* au sein d'une cohérence inclôturable ? Peut-être. Mais *la poésie vécue n'est-ce pas justement cet élan qui tente indéfiniment de faire entendre entre les mots, les rythmes et les images balbutiants ce qui est sans nom*[66] ?

Or, nous vivons dans un temps de détresse plus radicale que celle qu'imaginait Hölderlin (ou même Heidegger) : car l'état d'urgence qui nous menace concerne

dorénavant la possibilité ou non de notre survie sur terre, du fait de l'irréversible dérèglement de notre régime climatique, d'un effondrement subséquent toujours envisageable de nos démocraties – qui entraînerait l'abandon de toute politique écologique préventive et réparatrice – avec, pour finir, les guerres d'anéantissement qui ne manqueraient pas d'en découler. Face à de telles menaces, le poète, contemporain capital, s'aide aussi de la sagesse de Montaigne pour mieux nous alerter : « *Et l'opinion qui dédaigne notre vie, elle est ridicule. Car enfin c'est notre être, c'est notre tout*[67]. »

Bibliographie

Belin, Olivier, « La poésie en feuilles de Lorand Gaspar. Autour de 'Feuilles d'hôpital' », in Anne Gourio et Danièle Leclair (dir.), *Lorand Gaspar, archives et genèse de l'œuvre*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 109-124.

Leclair, Danièle, « *Feuilles d'hôpital* de Lorand Gaspar : le livre d'une vie », p. 12/13, archives HAL, https://hal.science/hal-04447611v1.

Leclair, Danièle, « La genèse de *Feuilles d'hôpital* », « Introduction » à Lorand Gaspar, *Feuilles d'hôpital*, Genève, Éditions Héros-Limite & Éditions BHMS, 2023, p. 11-24.

Collot, Michel, « Genèse d'une *Genèse* », in A. Gourio et D. Leclair (dir.), *Lorand Gaspar, archives et genèse de l'œuvre*, *op. cit.*, p. 23-38.

Del Fiol, Maxime, *Lorand Gaspar. Approches de l'immanence*, Paris, Hermann, 2013.

Gaspar, Lorand, *Sol absolu* [1972], rééd. *Sol absolu et autres textes*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1982.

Gaspar, Lorand, *Approche de la parole*, Paris, Gallimard, 1978.

Gaspar, Lorand, « Zao Wou Ki » [1980], « Approches de l'étendue », *Apprentissage*, Paris, Deyrolle, 1994.

Gaspar, Lorand, « Martinets », « Poèmes d'été à Sidi-Bou-Saïd », *Patmos et autres poèmes*, Paris, Gallimard, 2001.

Gaspar, Lorand, « En suivant l'unique trait de pinceau de T'ang », in D. Lançon (dir.), *Lorand Gaspar*, Cahier 16, Cognac, *Le Temps qu'il fait*, 2004.

Gaspar, Lorand, *Feuilles d'hôpital*, éd. Danièle Leclair, Genève, Éditions Héros-Limite & Éditions BHMS, 2023.

Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, Paris, Les Belles Lettres, 1995.

Montaigne, Michel de, *Les Essais*, éd. Jean Balsamo *et alii*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2007.

Née, Patrick, *L'Ailleurs en question. Essais sur la Littérature française des XIXe et XXe siècles*, Paris, Hermann, 2009.

Née, Patrick, « L'essai chez Lorand Gaspar. Une médiation entre sciences et poésie », in Laurence Dahan-Gaida *et alii* (dir.), *Penser le vivant*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 2017, p. 325-340.

Née, Patrick, *Lorand Gaspar, une poétique du vivant*, Paris, Hermann, 2020.

Spinoza, Baruch, *L'Éthique*, *Œuvres complètes*, éd. Bernard Pautrat, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2022.

Vandier-Nicolas, Nicole, *Art et sagesse en Chine. Mi Fou (1054-1107)*, Paris, Puf, 1963.

Notes

1. Lorand Gaspar, *Feuilles d'hôpital*, éd. Danièle Leclair, Genève, Éditions Héros-Limite & Éditions BHMS, 2023, p. 174 ; je souligne.

2. *Ibid.*, p. 57 ; je souligne.

3. Voir Patrick Née, *Lorand Gaspar, une poétique du vivant*, Paris, Hermann, 2020, p. 178 ; et plus généralement, le chap. V, « Vers l'Un », *ibid.*, p. 145-189.
4. Lorand Gaspar, « Zao Wou Ki » [1980], « Approches de l'étendue », *Apprentissage*, Paris, Deyrolle, 1994, p. 142-143 ; cf « En suivant l'unique trait de pinceau de T'ang », in Daniel Lançon (dir.), *Lorand Gaspar*, Cahier 16, Cognac, *Le Temps qu'il fait*, 2004, p. 153-158. Voir Patrick Née, « Une mimésis renouvelée », *Lorand Gaspar, une poétique du vivant*, *op. cit.*, p. 119-143.
5. C'est l'objet du premier chapitre de mon essai, « Le non-ailleurs de Lorand Gaspar », *ibid.*, p. 17-48. Voir aussi un autre de mes essais, *L'Ailleurs en question. Essais sur la Littérature française des XIXe et XXe siècles*, Paris, Hermann, 2009.
6. Lorand Gaspar, *Feuilles d'hôpital*, *op. cit.*, p. 64 ; je souligne.
7. *Ibid.*, p. 158 ; je souligne.
8. *Ibid.*, p. 187.
9. *Id.*
10. De sorte que la « prétention […] d'être des vivants extérieurs au *tissage* de la nature » – au lieu de reconnaître l'interdépendance qui nous y rattache – définit le « mal » lui-même : « c'est toujours un *mal vivre, une maladie de la vie* qui paraît souvent enracinée dans nos prétentions sans cesse démenties. » (*ibid.*, p. 82 ; je souligne).
11. *Ibid.*, p. 87 ; je souligne.
12. *Ibid.*, p. 88 ; je souligne.
13. *Ibid.*, p. 108 ; je souligne.
14. Voir Maxime del Fiol, *Lorand Gaspar. Approches de l'immanence*, Paris, Hermann, 2013, p. 238.
15. Michel Collot, « Genèse d'une *Genèse* », in Anne Gourio et Danièle Leclair (dir.), *Lorand Gaspar, archives et genèse de l'œuvre*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 25.
16. *Sol absolu* [1972], rééd. *Sol absolu et autres textes*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1982, p. 98.
17. *Feuilles d'hôpital*, *op. cit.*, p. 63 ; je souligne.
18. *Ibid.*, p. 63-64 ; je souligne.
19. *Ibid.*, p. 191.
20. *Ibid.*, p. 152.
21. *Ibid.*, p. 175.
22. *Ibid.*, p. 182.
23. *Ibid.*, p. 195.
24. *Ibid.*, p. 209.
25. *Ibid.*, p. 246.
26. « *Criquouillet et Patte-rose…* », « Martinets », « Poèmes d'été à Sidi-Bou-Saïd », *Patmos et autres poèmes*, Paris, Gallimard, 2001, p. 183 ; je souligne. L'allusion au grand peintre de la période Tang, Wang Mo, provient de la lecture précoce de Nicole Vandier-Nicolas, *Art et sagesse en Chine. Mi Fou (1054-1107)*, Paris, Puf, 1963, p. 68 : « Mo » voulant dire « l'encre », Wang Mo se traduit littéralement par « Wang l'encre » ; le peintre était réputé pour son tachisme, par projection d'encre d'où s'élaboraient ses paysages. Voir Patrick Née, *Lorand Gaspar, une poétique du vivant*, *op. cit.*, p. 180-182.
27. *Feuilles d'hôpital*, *op. cit.*., p. 58 ; je souligne.
28. *Ibid.*, p. 173.
29. *Ibid.*, p. 174.
30. Voir Patrick Née, « Primat de la lumière », *Lorand Gaspar, une poétique du vivant*, *op. cit.*, p. 138-143.
31. *Feuilles d'hôpital*, *op. cit.*, p. 173.
32. Lettre adressée par le chef Seathl, tribu des Duwamish, état de Washington – nom d'où provient celui de la ville de Seattle – lors d'une demande d'achat par le gouvernement fédéral de ses terres ancestrales ; *ibid.*, p. 229-230.
33. *Ibid.*, p. 40 ; je souligne.
34. *Ibid.*, p. 41 ; je souligne.

35. *Ibid.*, p. 100-101 ; je souligne.
36. Lorand Gaspar a toujours été cependant d'une grande curiosité scientifique ; rappelons qu'il venait d'être reçu polytechnicien à Budapest lorsque l'enrôlement dans l'armée hongroise, puis sa déportation dans un camp de prisonniers militaires d'où il s'évade pour rejoindre les lignes alliées, a fait basculer son destin. Le choix ultérieur de la médecine a répondu au désir de concilier, par cet « art », le double amour des sciences et des lettres. Voir Patrick Née, « L'essai chez Lorand Gaspar. Une médiation entre sciences et poésie », in Laurence Dahan-Gaida *et alii* (dir.), *Penser le vivant*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 2017, p. 325-340 ; et « Vers les neurosciences », *Lorand Gaspar, une poétique du vivant*, *op. cit.*, p. 339-402.
37. *Ibid.*, p. 68.
38. *Ibid.*, p. 192.
39. *Id.*, je souligne.
40. *Ibid.*, p. 159 ; je souligne.
41. *Id.*
42. *Ibid.*, p. 161 ; je souligne.
43. *Id.* ; je souligne.
44. Selon Grégoire de Tours dans son *Histoire des Francs* (*Historiarum Francorum*) au VIe siècle. Précisons que les Huns ancêtres des Magyars relèvent d'une légende forgée au XIXe siècle au moment de la constitution du nationalisme hongrois, que n'aurait su partager Lorand Gaspar.
45. Une non moindre lucidité dénonce l'aveuglement symétrique des idéologues : « Quel acharnement chez tous ces militants autour de nous à *embrigader la vie*, à vouloir nous faire vivre selon les commandements d'une vérité imaginaire bloquée, exhaustive, exclusive, indiscutable autant qu'indémontrable. Comme si dans certaines situations seul ce verrouillage pouvait apaiser la peur mise en commun. » (*Feuilles d'hôpital*, *op. cit.*, p. 151 ; je souligne).
46. *Ibid.*, p. 42 ; je souligne.
47. *Ibid.*, p. 203 ; je souligne. Si le fragment commence par : « L'écologie devient une mode », ce n'est nullement pour en dénigrer la teneur, qui est au cœur de l'œuvre depuis son point de départ, mais pour se démarquer d'un engouement jugé superficiel : car « la pollution ne menace pas seulement les mers, les cours d'eau, la faune et nos poumons dans les grandes villes » (c'est-à-dire le monde matériel), mais aussi « notre psychisme, celui de nos enfants » (c'est-à-dire notre être spirituel), de par le type de société qui est la nôtre, fondé sur une production effrénée écoulée en une consommation qui ne l'est pas moins : garantissant passivité (ou « incurie ») et « avidité », en tout individualisme concurrentiel.
48. *Ibid.*, p. 210 ; je souligne. Voir *ibid.*, p. 209 : « Le seul remède radical […] c'est l'amour. »
49. On sait à quel point la rencontre de la pensée de Spinoza a été décisive pour le poète, prenant le relais de la pensée chinoise des années soixante et soixante-dix à partir de son installation à Tunis, avec l'amitié de l'ambassadeur de France Philippe Rebeyrol, ancien normalien de la rue d'Ulm et fervent spinoziste. Voir dans Maxime del Fiol, *Lorand Gaspar. Approches de l'immanence*, *op. cit.*, les déclarations de Lorand Gaspar à ce sujet : « Message du 6 avril 2005 », p. 528, et « Message du 29 juillet 2007 », p. 533-534.
50. *Feuilles d'hôpital*, *op. cit.*, p. 227-228 ; je souligne. Il s'agit de la proposition XX du *De Servitute*, IVe partie de *L'Éthique*.
51. *Ibid.*, p. 40 ; je souligne.
52. *Ibid.*, p. 57.
53. *Ibid.*, p. 129.
54. *Id.* ; je souligne. Voir Olivier Belin, « La poésie en feuilles de Lorand Gaspar. Autour de 'Feuilles d'hôpitall' », in Anne Gourio et Danièle Leclair, *Lorand Gaspar, archives et genèse de l'œuvre, op. cit.*, p. 122-124, qui étudie sur manuscrits l'évolution d'écriture de cette page particulièrement émouvante.
55. Spencer, père du « darwinisme social », ayant transformé la lutte pour la propre conservation de son être au sein de l'évolution telle que l'exposait Darwin, en pure et simple concurrence éliminant les faibles au profit des forts.

56. *Feuilles d'hôpital*, *op. cit.*, p. 51 ; je souligne. Et dans le « Carnet mauve » qu'a consulté Danièle Leclair (archives Gaspar), il est noté : « Le plus grand don de notre apprentissage est de pouvoir arriver jusqu'au terme sans renier la vie. Sans la maudire, la noircir. » (Danièle Leclair, « *Feuilles d'hôpital* de Lorand Gaspar : le livre d'une vie », p. 12/13, archives HAL, https://hal.science/hal-04447611v1, consulté le 8 février 2024). Autrement dit, l'« apprentissage » de toute vie réussie consiste, jusqu'à la mort, à ne jamais remettre en cause la fondamentale valeur de cette vie même.
57. *Feuilles d'hôpital*, *op. cit.*, p. 42 ; je souligne.
58. *Ibid.*, p. 238 ; je souligne.
59. *Ibid.*, p. 43 ; je souligne.
60. *Ibid.*, p. 42.
61. *Ibid.*, p. 37 ; je souligne.
62. *Ibid.*, p. 49-50.
63. *Id.* ; je souligne.
64. *Ibid.*, p. 265 ; je souligne.
65. La poésie est « le langage de la vie […]. Langage d'intensité et de crise […] où jaillit la certitude instantanée, menacée, du vivant » (*Approche de la parole*, Paris, Gallimard, 1978, p. 12 ; cité par Danièle Leclair dans son « Introduction » à *Feuilles d'hôpital*, *op. cit.*, « La genèse de *Feuilles d'hôpital* », p. 23).
66. *Feuilles d'hôpital*, *op. cit.*, p. 106 ; je souligne.
67. Montaigne, *Essais*, II, 3, cité *ibid.*, p. 150 ; je souligne.